



Quart  
d'heure  
de lecture  
national.



# EXTRAITS CHOISIS



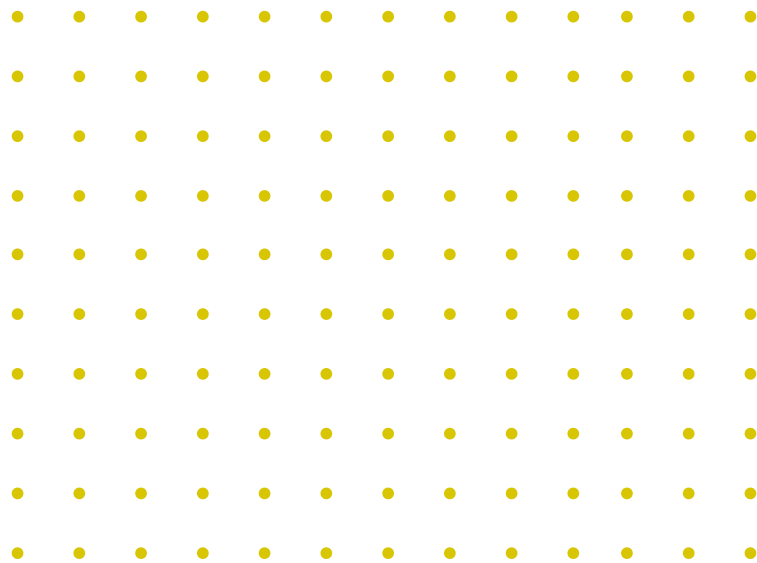
15 mn

*LittératureSgile.fr*

#11MARSJELIS



Crédit : Thérèse Quartiero



PRÉFET  
DE LA RÉGION  
GRAND EST  
*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

# LittératureSque.fr

## Un projet fédérateur de valorisation des archives littéraires conservées dans le Grand Est

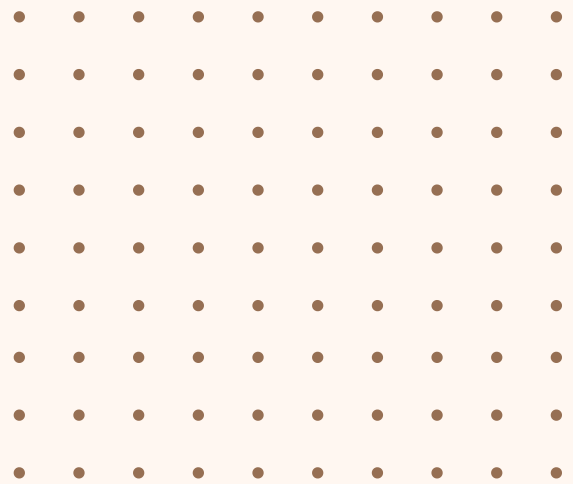
Pol Neveux, Arthur Rimbaud, André Dhôtel, Paule Régnier, Richard Rognet, Nathan Katz, Cécile Périn, Paul Verlaine...

Certains noms sont connus, d'autres moins. Leur point commun ? Les archives de ces auteurs sont conservées en Grand Est ! Une trentaine d'établissements du Grand Est (bibliothèques, musées, services d'archives, maisons d'écrivain...) se sont associés pour vous faire (re)découvrir plus d'une centaine d'auteurs à travers les archives qu'ils ont laissées derrière eux. Ces archives sont le reflet fascinant de l'activité de création artistique dont elles nous ouvrent les coulisses : brouillons, manuscrits, annotations, travaux préparatoires, correspondances, photographies...

Projet porté par Interbibly, centre de ressources du livre et du patrimoine écrit en Grand Est, Litteraturesque.fr vous propose une plongée dans l'univers personnel et professionnel de ces écrivains qui ont forgé le paysage culturel du Grand Est. Pensé pour le grand public et richement illustré, ce site se veut un objet numérique créatif à part entière mettant en valeur les points d'intérêt touristique liés au patrimoine littéraire de la région. Sa conception a été confiée à deux talents strasbourgeois : Thérèse Quartiero, graphiste et illustratrice, et Michel Ravey, développeur web et enseignant à la Haute école des arts du Rhin (HEAR). Grâce à une cartographie interactive ponctuée de jeux, partez à la découverte de ces plumes à travers huit parcours thématiques :



C'est par ici !



# SOMMAIRE

- 01 Marurice Renard
- 02 Nohad Salameh
- 03 Yvette Lundy
- 04 Claire et Yvan Goll
- 05 Pierre Pelot
- 06 Cécile Périn
- 07 Richard Rognet
- 08 Maurice Betz
- 09 Albert Schweitzer
- 10 Lina Ritter



# MAURICE RENARD, *LES MAINS D'ORLAC*, 1921.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
DE CHÂLONS-EN-CHAMPAGNE)

Imaginez, continua Jean Lebris, une forme humaine constituée par l'enchevêtrement d'une quantité de fils plus ou moins gros, — une sorte de résille incandescente, brûlant d'un feu violet, et reproduisant, par ses entrelacs et ses ramifications aériennes, l'apparence légère et anatomique d'un de nos semblables. On aurait dit un homme construit comme une racine d'arbre lumineuse, — un homme branchu, dont le cerveau faisait dans ma nuit un bloc de lumière duveteuse, et dont la moelle épinière s'allongeait, luminescente, comme un tube de Geissler en activité.

Le spectre bougea. Ses lignes étaient, pour moi, comme tracées au phosphore sur un tableau noir. Je remarquai entre elles (dont certaines étaient plus ténues que des cheveux) une sorte de nébulosité violâtre qui, remplissant les vides, achevait les contours de la structure et dessinait à l'estompe la masse d'un individu.

— Qu'est-ce que je vois ! m'écriai-je avec horreur.

Alors, dans le bas de la face, les filets phosphorescents se mirent à se distendre et à se contracter ; ceux de la gorge s'activèrent également, tandis que la clarté du cerveau s'intensifiait à gauche du front. Et tous ces filaments de luire davantage, d'un feu changeant et concentré, comme la braise quand on souffle dessus.

Le spectre, penché vers moi, me parlait :

— Vous voyez ? Vous voyez ?... Lebris, c'est bien vrai ?

— Oui, dis-je en reconnaissant la voix du docteur Prosope. Je vois un spectacle inimaginable, à travers mes paupières et les toiles du pansement.

— Vous êtes sûr ? Dites-moi, dites-moi ce que vous percevez...

Je le lui dis. Et j'eus la surprise supplémentaire de voir le bonhomme de fils exécuter quelques glissades en tournant sur lui-même. — D'autres se seraient jetés à genoux pour remercier le Seigneur ; Prosope, content du sort, dansait le tango.



NOHAD SALAMEH, *BAALBEK, LES DEMEURES  
SACRIFICIELLES*, TRADUIT DE L'ARABE  
PAR ANTOINE MAALOUF, 2007.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
DE REIMS)



Ville diagonale, perchée à la fourche du soleil, traversant la substance des dieux afin d'accueillir la légende qui va s'épaississant de songeries transportables à travers le rideau du théâtre des siècles.

Cité dont nulle neige ne peut fêler le nom, où jour après jour se densifie l'haleine des sarcophages au-dessus du réseau ferré de ses cavernes, et l'on devine des porteurs de flambeaux se poursuivant parmi les galeries, précédés d'hosannas.

Baalbek la Cananéenne, pétrie de vibrations davantage encore que de blocs, de battements plus que d'aspérités, oppose aux Vents désertiques ses troupeaux de mythologies grossis infiniment par ses yeux de cristal.

Fille mère de toutes les divinités, elle campe au milieu des Esprits qui, d'un songe unique, stoppèrent en ce lieu l'avancée de la mort. Vacillante, cambrée sous une brassée de pulsations et de stridences, elle danse au sommet de ses chaos pierreux, dégageant un parfum de noces de Cana.

Baalbek, qui viens de toutes parts avec tes jours en feu de nomade, incalculable ville dévorée par tant de doutes et d'espérances, je sais que tu continues de quêter la Vie sur les paumes intarissables d'Astarté, Mère des mères, ô liseuse des lignes de la rédemption sous une pluie d'étoiles filantes.

(ARCHIVES CONSERVÉES AUX  
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA MARNE)

On nous donne un matricule à apprendre par cœur et en Allemand, sous peine de représailles. Nous sommes déjà dépouillées de tout mais ce matricule détruit l'infime parcelle d'humanité qui nous restait, en nous privant de notre identité.

Désormais, je n'ai plus de nom, je suis le n° 47360, c'est à dire rien, un trou entouré de néant.

Nous traversons le camp, trente-deux blocks (nom qui désignait les bâtiments) alignés en ordre parfait où séjournent quarante-cinq mille détenus, femmes et enfants de toutes nationalités : une ville dédiée à la mort ! L'atmosphère est dantesque : les cris, les chiens, les coups, tout contribue à nous amoindrir. Nous marchons comme des zombies et chaque pas nous enfonce un peu plus dans l'effroyable réalité.

Dans le block 23 qui nous est assigné, pour l'indispensable quarantaine (en réalité nous n'y resterons que deux semaines, le Reich a trop besoin de nous !), on attend les ordres, assises sur un banc. Les gardiennes nous encerclent, menaçant et vociférant. Les schlagues zèbrent l'air et s'abattent au hasard sur les dos courbés. Les puces nous sautent sur les jambes mais le moindre mouvement pour nous en débarrasser nous exposerait aux brimades. Nous retenons notre souffle, immobiles et silencieuses, la peur au ventre. L'appel n'en finit pas, on nous compte et nous recompte. Puis, on nous indique les châlits, d'étroites planches de bois superposées sur trois niveaux, avec ordre de nous y installer immédiatement.

“Schnell !” Le mot claque et nous nous ébrouons comme un troupeau affolé.

Nous sommes en surnombre et tous les châlits sont occupés. Des détenues se poussent pour nous laisser une place minuscule, et nous éviter les représailles. Elles le font d'autant plus qu'elles sont elles-mêmes passées par là ! Nous nous recroquevillons en sardine, à deux ou trois sur une paille abjecte, souillée de traces de dysenterie, de vomissures et d'abcès purulents.

La vermine rampe sous nos vêtements, se colle à la peau et suce avidement nos chairs.



Tout est hurlement saleté et puanteur. C'est irréel : ça ne ressemble à rien de ce qui existe dans la vraie vie. Autant que je me souviens, mes cauchemars n'ont jamais été aussi loin dans l'horreur. Je voudrais croire que je vais me réveiller là, tout de suite, mais en réalité il me faudra quatre mois pour quitter cet enfer.

CLAIRE ET YVAN GOLL,  
*POÈMES D'AMOUR, 1925.*

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
DE SAINT-DIÉ-DES-VOSGES)

Au mois d'amour, le jardinier céleste  
Repeint à neuf les petites pervenches  
Qui habitent le bois depuis trente mille ans,  
Il brise les vitres du lac  
Où les carpes ont vécu sous scellés,  
Dans les buissons ardents, les anges reparaissent  
Et jouent au Ping-Pong.

Oh ! je suis sûr, ma bien-aimée,  
Qu'il ne peut rien nous arriver :  
Notre sourire  
Ressuscite la vie,  
Notre sourire,  
Fera mourir la mort.





Un peu de blanc dans beaucoup de pluie, la méchante neige s'était mise à tomber en même temps que la nuit, à la sortie de la ville illuminée.

Des nœuds de fatigue s'étaient serrés plus durs entre ses épaules, les ankyloses et les crampes dans ses cuisses et mollets. Il avait failli s'arrêter sur une aire de stationnement, puis dans un café au bord de la rue du premier village traversé, après Remiremont, mais il avait résisté, se disant qu'il touchait au but, qu'il ne lui restait guère plus d'une vingtaine de kilomètres - une vingtaine de kilomètres, après plus de 700 -, et il avait pris la voie rapide au flanc de la vallée qui filait presque droit à l'écart des villages.

La neige pourrie s'était épaissie. Les flocons plaqués au pare-brise tenaient une seconde avant de fondre. Cette averse voltigeuse l'avait surpris. C'était peut-être un peu tôt pour la saison. Il y avait encore beaucoup de feuilles aux arbres, jaunes, flamboyantes, pareilles à des flammes durcies. La neige, en principe, tombait après la chute des feuilles, non ? Il l'avait toujours cru, en tout cas.

Mais en vérité, il ne savait rien de l'hiver ici. Ni des températures de saison.

Il ne savait rien de la région. Ça ne lui était jamais vraiment venu à l'esprit qu'on pût y vivre. Son père qui en venait ne lui en avait jamais vraiment parlé. Ou alors si loin qu'il ne s'en souvenait plus, n'en gardait que des images brumeuses et vagues. Quelques clichés, bien-sûr, à se mettre sous la dent, pas mieux. La ligne bleue des Vosges, les bûcherons vosgiens, la Bête des Vosges, l'affaire Grégory... Comme sortes d'accros dans un paysage lisse de montagnes rondelettes couvertes de sapins.



# CÉCILE PÉRIN, *LE BEFFROI*, 1905.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE)



Je ne veux rien de plus que reposer ma main  
Sur ton front triste et beau, sur tes lèvres chéries,  
Rien de plus que songer : L'heure est douce...et demain  
Peut-être sera lourd de lutte et de chagrin...  
Ce soir, c'est une pause aux confins de la vie.

Je ne veux rien de plus que t'aimer, mon ami.  
Mon âme est une rose en la nuit odorante...  
A tes doigts langoureux, dans l'ombre qui frémit  
Je ne suis qu'une fleur de volupté tremblante...  
Respire-la, songeur, un instant, et souris...

O mon ami, je ne veux rien que ton sourire.  
Nous avons trop brute notre lèvre aux baisers...  
Assez d'ivresse et de sanglots et de délire !  
Laisse tomber le soir sur nos cœurs apaisés.  
Je ne veux rien, ô mon ami, que ton sourire.

Le sauvage Désir enfin s'est endormi.  
Je puis blottir mon front heureux sur ta poitrine  
Nos rêves confondus ont fait l'heure divine  
Entends à petits coups battre mon cœur soumis.  
Je ne veux rien de plus que t'aimer, mon ami.

RICHARD ROGNET,  
ÉLÉGIES POUR LE TEMPS  
DE VIVRE, 2012.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
D'ÉPINAL)

Il faudrait adopter le brouillard  
pour voir au-delà de la vie, on aime  
que l'aube s'oublie dans le soleil  
levant, notre joie se mesure aux  
chants d'oiseaux, aux balancements  
des herbes, au bruit des feuilles,  
léger, si léger qu'on reconnaît  
l'endroit où naissent les souvenirs.

Regarder sous la lumière apaise  
les profondeurs qui remontent  
à la surface des mots, la prendre  
contre soi, la lumière, la caresser  
change l'ordre des choses qu'on croyait  
définitivement blessées - ô l'espérance  
de trouver sous les ombres  
le calme reflet du ciel qui joue  
dans les yeux du petit garçon penché  
sur une fourmilière et qui suit,  
avec une brindille, le mouvement  
d'un insecte choisi par sa patiente vue.

Le moindre détail découvert porte  
en lui les remous du monde, ce qui  
nous occupe un instant prend la forme  
de l'éternité, notre respiration est  
celle des étoiles, nous voyons, à travers  
le réseau des nervures qui soutiennent  
les feuilles et nos rêves, les millions  
de chemins qui hantent l'univers  
et grouillent dans notre chair - puis  
le petit garçon accroupi se relève,  
une branche a bougé, une semence vole,  
il enjambe un ruisseau, s'arrête,  
hésite avant d'entrer dans la cour  
où sa maison paraît, au-delà de la vie.



## MAURICE BETZ, *RILKE VIVANT : SOUVENIRS, LETTRES, ENTRETIENS*, 1936.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE DE COLMAR)

En choisissant pour nos rencontres quotidiennes les heures de la matinée, Rilke marquait qu'il les envisageait comme délassément plutôt que comme une tâche : relai dans le domaine paisible de la conversation et de l'amitié. C'était aussi dans le programme trop chargé de ses journées parisiennes, une occasion de s'échapper vers le passé, un alibi, une heure de recul et de répit, consacrée à un livre qui lui était resté cher entre tous.

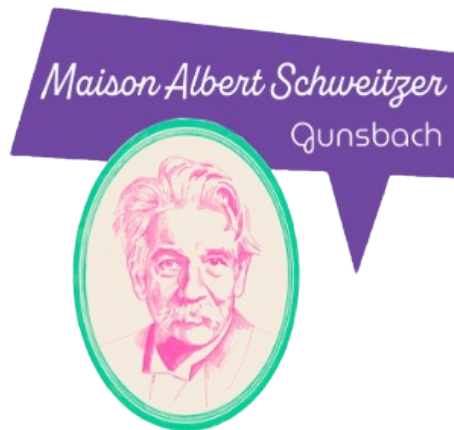
Rilke arrivait chez moi, d'ordinaire un peu après dix heures, quelquefois plus tard [...] Avec quelques interruptions, notre collaboration se prolongea ainsi pendant plusieurs mois. Je suis certain de n'avoir rien fait pour l'abréger. Mais je ne suis pas loin de soupçonner Rilke d'avoir, lui aussi, mis une secrète complaisance à faire durer ces conversations auxquelles il apportait, à mesure que les semaines passaient, plus de liberté et d'abandon.



Cette visite quotidienne se passait d'habitude à peu près de la manière suivante : Je le recevais dans une grande pièce qui ouvre par deux portes-fenêtres sur le balcon de notre cinquième étage. Nous prenions place l'un en face de l'autre, des deux côtés d'une petite table de jeu tendue de drap vert. De l'endroit où nous étions assis, auprès de la fenêtre, nous pouvions voir tous deux les cimes des arbres du Luxembourg, et en nous penchant un peu, la tache lumineuse du bassin, au centre du jardin. Rilke tirait de la petite serviette en cuir marron qui l'accompagnait toujours, un exemplaire de l'édition allemande des Cahiers, à reliure grise. J'ouvrais le manuscrit de ma traduction à la page où nous nous étions arrêtés la veille. Je lisais à haute voix le texte français. Rilke suivait sur le texte allemand. De temps à autre, il m'interrompait pour faire une remarque, me donner une explication ou me demander de reprendre un passage.

ALBERT SCHWEITZER, EXTRAIT  
D'UN DISCOURS DE 1964  
« MEIN WORT AN DIE MENSCHEN ».

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA MAISON  
SCHWEITZER DE GUNSBACH)



J'appelle l'humanité à l'éthique du respect de la vie. Cette éthique ne fait pas de différence entre une vie ayant plus de valeur et une vie ayant moins de valeur, entre une vie supérieure et une vie inférieure. Elle refuse une telle distinction, car accepter ces différences de valeur entre les êtres vivants, revient au fond à les juger selon la ressemblance plus ou moins grande de leur sensibilité à la nôtre. Mais cela est un critère tout à fait subjectif. Qui donc sait parmi nous, quelle signification a l'autre être vivant pour lui-même et pour le tout ?

La conséquence de cette distinction est alors l'idée qu'il existe des vies sans valeur, dont la destruction ou la détérioration seraient permises. Selon les circonstances, on entendra par vie sans valeur, tantôt des insectes, tantôt des peuples "primitifs".

10

# LINA RITTER, HAÏKUS ALSACIENS, 2017.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
NATIONALE ET UNIVERSITAIRE DE STRASBOURG)



E guete Mensch  
brücht nit viel rede :  
me het gli Vertraüe zue ihm

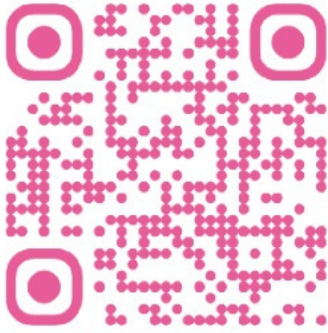
*Un homme bon  
n'a pas besoin de beaucoup parler :  
on lui fait confiance tout de suite*

Wenn dü's gern schaffsch,  
was der Werchtig vo dir verlangt  
isch's fast scho Sunntig.

*Si tu fais avec plaisir  
le travail de chaque jour  
c'est déjà bientôt dimanche*

Unser Härgett  
het scho vil fir is to.  
Er wird no meh fir is tue

*Notre Dieu  
a déjà fait beaucoup pour nous  
Il fera plus encore*



# LittératureSque.fr

promenade à travers les archives  
littéraires du Grand Est